Jean-Yves Guérin, *Art nouveau ou homme nouveau, Modernité et progressisme dans la littérature française du XXe siècle*, Paris, Honoré Champion, 2002

Grégoire Leménager

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/labyrinthe/485>

DOI : 10.4000/labyrinthe.485

ISSN : 1950-6031

Éditeur

Hermann

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2003

Référence électronique

Grégoire Leménager, « Jean-Yves Guérin, *Art nouveau ou homme nouveau, Modernité et progressisme dans la littérature française du XXe siècle*, Paris, Honoré Champion, 2002 », *Labyrinthe* [En ligne], 15 | 2003, mis en ligne le 24 juillet 2008, consulté le 27 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/labyrinthe/485> ; DOI : 10.4000/labyrinthe.485

Ce document a été généré automatiquement le 27 avril 2019.

Propriété intellectuelle

Jean-Yves Guérin, *Art nouveau ou homme nouveau, Modernité et progressisme dans la littérature française du XXe siècle*, Paris, Honoré Champion, 2002

Grégoire Leménager

- 1 Les professionnels du divertissement dominent les heures de grande écoute, « le siècle des intellectuels » appartient désormais à l'histoire des idées ou à la sociologie. Et pourquoi pas à l'histoire littéraire ? D'autant qu'elle a, elle aussi, son mot à dire sur la question. Parce que la plupart de ceux qui ont prétendu jouer les « maîtres à penser » étaient avant tout des *écrivains* – et non des « écrivains » comme disait Barthes, il importe pour bien les évoquer d'ancrer leur approche dans le champ de la littérature, dont un historien ne saurait à lui seul saisir pleinement les spécificités. Comment, en effet, cerner les *enjeux* de telle ou telle prise de position idéologique sans s'interroger sur les *formes* d'écriture qui l'ont accompagnée ?
- 2 Cette question, Jean-Yves Guérin la pose d'emblée dans *Art nouveau ou Homme nouveau*, avec d'autant plus de pertinence que le XX^e siècle apparaît précisément comme celui des expériences formelles les plus radicales. Et pour tenter d'y répondre, l'essai de ce professeur de littérature française, spécialiste de Camus et Audiberti, n'hésite pas à conjuguer l'érudition de l'universitaire avec un évident souci de parti pris personnel. Volontiers polémique, rythmé par un sens de la formule, mais toujours étayé par de solides arguments, l'ouvrage embrasse un vaste panorama : certains chapitres sont consacrés à des problématiques générales (« Des écrivains et des intellectuels », « De la modernité et des avant-gardes »...), d'autres ont pour objet d'incontournables figures (Malraux, Sartre, Camus...), la vie des revues littéraires (*Esprit*, *Europe*, *Tel Quel*...) ou encore, ce qui n'est pas si fréquent, les aventures de la création théâtrale.

- 3 Comme l'annonce le sous-titre, il s'agit de soutenir que la littérature française s'est, depuis 1890, peu à peu structurée autour de « deux pôles de légitimité » : une quête de *modernité*, toujours guettée par le narcissisme autoréférentiel ; et le désir de produire un témoignage sur le monde, voire d'engager son art, au risque de l'enliser dans les amalgames manichéens d'une tenace « mythologie progressiste ». Voilà les deux impératifs catégoriques de la vocation littéraire, hors desquels le salut artistique serait devenu impossible, notamment à partir de 1946. Sans doute n'est-ce pas un hasard, remarque Jeanyves Guérin, si l'on ignore encore largement Louis Guilloux, Vialatte et Audiberti – qui n'ont guère en commun que leur indépendance (relative) à l'égard de la double postulation qu'il met au jour.
- 4 Mais l'essentiel est ailleurs aux yeux de l'auteur. L'examen des exigences antagonistes, de l'esthétisme moderniste et de l'idéologie progressiste, montre fort bien sur quels malentendus aura reposé leur entente provisoire – chez les surréalistes par exemple. L'articulation révèle ainsi que la notion floue d'art révolutionnaire et le puissant « tropisme antibourgeois » dans lequel elle s'enracinait ont été propices aux confusions les plus graves : le dogme du « tout nouveau tout beau » ne prête pas aux mêmes conséquences selon qu'on l'applique aux expériences des avant-gardes ou à celles, nettement moins esthétiques, du totalitarisme soviétique. Et pour stigmatiser ces compromissions de la littérature, Jeanyves Guérin n'a pas de mots assez durs. Puisque « le socialisme réel, comme le soleil, ne p[ouvai]t se regarder en face », le pari communiste de nombreux compagnons de route, issus des horizons les plus divers, les a menés à d'aveugles « indignations sélectives », à la négation des évidences, à une « hémiplegie de la conscience » constituant un véritable « scandale éthique ». Des attitudes criminelles ? Les errements de l'intelligentsia française l'ont largement montré. Il n'est pas certain que tous en aient pris la mesure ; ce n'est pas le moindre des mérites de ce livre que de nous y inviter. Sur ce point, aucune ambiguïté. L'auteur évoque Koestler et Soljenitsyne, dénonce les manipulations d'Aragon, salue le courage de Malraux, le sens des responsabilités de Gide, l'honnêteté intellectuelle de Bernanos et l'esprit de résistance de Paulhan. Préférant le culte de l'Homme à celui de l'Histoire, il se situe résolument du côté de Camus contre le système de Sartre, dont rien ne vient justifier ici la terrifiante cécité idéologique : « Tout anticommuniste est un chien » déclarait froidement ce dernier, en 1961. La formule est célèbre, elle est loin d'être isolée. Comment l'apôtre de l'existentialisme, donc d'une liberté prétendument humaniste, a-t-il pu prêcher à cette époque, et avec tant de haine, pour la paroisse totalitaire ? Soucieux de rendre à de telles énigmes toute leur force scandaleuse, Jeanyves Guérin explique soigneusement leur contexte, mais se refuse à les comprendre. Certains y verront la limite scientifique de son travail. D'autres iront jusqu'à lui reprocher une forme de mauvaise foi. On peut aussi trouver stimulant d'entendre rappeler si vigoureusement que la littérature se renie elle-même en cédant à l'esprit d'orthodoxie. Car le vrai sujet du livre est là, lié à cette conception d'une littérature qui ne peut se passer de liberté, sinon d'une certaine conscience morale. D'où le rapprochement opéré entre les excès théoriques de la modernité et l'acharnement dogmatique des idéologues. D'un côté, en effet, « le langage chasse le sujet, l'esthétique divorce de l'éthique » et, dans cette vaine logique qui finit par préférer la littérarité à la littérature, « c'est sur la bibliothèque que débouchent les jeux du signifiant ». De l'autre, l'histoire des idées rejoignant celle des formes littéraires, on perçoit avec quelle pesanteur la plupart des progressistes ont professé leur allégeance aux diktats

communistes, tandis que « l'irréductibilité de la morale (et de la foi) à la politique » s'est avérée, souvent, le gène commun des grandes œuvres.